

# Thierry ESCAICH



### ... Une musique pour l'oreille

La musique de Thierry Escaich est de celles, assez rares, qui parlent immédiatement. Dès lors, à quoi bon en parler ? Justement parce que cette éloquence directe dérange la conviction bien partagée selon laquelle l'appréciation d'une oeuvre vraiment nouvelle exigerait l'apprentissage d'une approche inédite, une remise en question.

Rien de tel avec la *Fantaisie Concertante pour piano et orchestre*, par exemple, dans laquelle on entre de plein pied, ni plus ni moins que dans la *Fantaisie* de Debussy, le *Concertstück* de Weber, la *Rhapsodie sur un thème de Paganini* de Rachmaninov ou la *Ballade* de Fauré. Les beautés de la *Fantaisie pour piano et orchestre* du même Fauré, en revanche, ne se laissent pas saisir si aisément ; est-ce un signe qu'elles sont d'un ordre supérieur ?

La question n'est pas si facile à trancher. Ne dit-on pas aussi que les grandes choses sont simples ? Parfois oui, parfois non. Bach peut-être très simple quand il veut frapper, Beethoven aussi mais, si l'on compare le *Finale* de la *Neuvième Symphonie* et la *Missa solemnis* ou *L'Offrande musicale* et le *Magnificat* force est de reconnaître que, sous les mêmes plumes, la grandeur a bien deux visages. Aussi le précepte "ce qui se conçoit bien s'énonce clairement" doit-il se comprendre de façon large : on peut être aussi clairement (manifestement) complexe que clairement (apparemment) simple ; une fugue ne se déguise pas en romance, une chanson ne doit pas être un grimoire. Les oeuvres n'offrent pas de difficulté d'approche particulière. Mais ce n'est pourtant pas dans leur clarté seulement que réside leur valeur. Car la simplicité, ici, n'est pas un but esthétique mais seulement un moyen de rendre audible la richesse foisonnante de la conception. Une des grandes lois de la composition est celle de l'équilibre entre le matériau et le traitement qu'on lui applique : l'un doit être d'autant plus simple que l'autre sera complexe, et vice versa. Or Thierry Escaich possède à un degré élevé le sens de cet équilibre. Le choix assez fréquent qu'il fait de motifs imités du chant grégorien, dont l'ingénuité apparente recèle cependant des poches de complexité (fluidité rythmique, ambiguïté harmonique, polymorphisme mélodique) lui permet d'édifier de véritables cathédrales sonores ; les enchevêtrements des arches font tourner la tête de l'observateur qui ne résiste pas cependant à la force élancée de l'ensemble.

Après le choc de l'audition, une curiosité bien naturelle pousse à vouloir regarder comment c'est fait. Or la lecture des partitions - à moins de la pousser très au-delà d'une étude ordinaire - fait surtout apparaître une combinatoire d'éléments bien typés, de personnages, presque banals en eux-mêmes, parfois. Rien qui vaille la peine d'en parler. On pourrait en dire autant, précisons-le, des symphonies de Bruckner - organiste également, et donc attentif, lui aussi, à la "projection" de la musique - dont la grandeur est le fruit d'une économie rigoureuse au service d'une combinatoire fastueuse.

L'invention dans le domaine du combinatoire, est ce qu'il y a de plus difficile à saisir, à cerner, à évaluer de l'extérieur. Pour le compositeur c'est une perspective vertigineuse, d'un foisonnement sans limites, mais terriblement dangereux. La plupart des jongleries produisent en effet une musique froide et vaine. Thierry Escaich, sans doute parce que l'improvisation est un élément fondateur de sa vocation et une part importante de son activité créatrice, n'est pas mu par la passion de la combinatoire mais par un besoin d'expression immédiate : il ne cherche qu'à donner, par le biais des combinaisons, une forme tangible à l'alchimie de son univers intérieur. L'expression de la vie est au coeur de sa musique, semble-t-il et, de même que notre existence est faite de la superposition d'une multitude de rythmes : les saisons, les jours, les fêtes, les battements du coeur, l'écoulement subjectif des heures, de même ses compositions reposent sur l'interaction de strates parallèles à différents niveaux et sur un contrepoint d'événements. Aussi l'écoute synthétique se révèle-t-elle plus fructueuse que la lecture analytique (donc dissociante) car ce sont les interactions qui comptent et, en ce domaine, l'oreille est plus subtile que l'oeil.

Une musique pour l'oreille donc et qui, de ce point de vue, n'est pas éloignée de l'électroacoustique (la musique "concrète", à partir d'objets sonores), cela dit pour souligner son appartenance profonde à la deuxième moitié du XXe siècle et récuser toute accusation mal

fondée de passéisme : bien ancré dans la triple tradition modale-tonale-atonale, comme dans la sensibilité contemporaine, l'art de Thierry Escaich regarde droit devant. Il n'est pas exempt d'angoisses, mais ces angoisses métaphysiques ou existentielles n'aliènent pas le langage. Un langage clair, si sombre que puisse être le propos ? A entendre trop souvent l'inverse, on avait oublié que c'était possible.

Gérard Condé